

COLLECTION NOUVELLE PENSÉE MODERNE

Universalité

LPP 591 à 625

666 Lois,

**Pensées & Principes
Monthomiens**

Recueil à l'usage des
citoyens éduqués et des
sociétés modernes

Monthome

Version numérique

Éditions Men3

Universalité

591 à 625

35 LPP

666 Lois, Pensées & Principes Monthomiens

Extrait disponible gratuitement pour un seul téléchargement
dans le cadre d'un usage strictement privé.
Utiliser la mention « Monthome » pour toute reproduction de contenus.

M3 Editions Numériques
SAS au capital de 30 000€
39, Place Gramont
40700 Hagetmau - France
www.bookiner.com
Courriel : contact@bookiner.com
Version numérique ISBN : 9791023712308
Première diffusion : 1er Trimestre 2017

Chez beaucoup trop de gens le monde gravite autour de leur cerveau. Leur village, leur ville, leur territoire, leur pays, deviennent le seul horizon de référence à partir duquel se construit toute forme de raisonnement. C'est oublier un peu vite que le monde est cent fois, mille fois, plus riche de différences et de diversités. Si chacun a raison en partie dans la manifestation du bon sens, la somme collective ne fait pas obligatoirement une vérité globale ni une vision adéquate mais une relative et rassurante virtualité d'ensemble.

Il ne peut donc être d'Humanité évoluée que fondée sur les mêmes fondamentaux et principes unificateurs. Sans cela, le monde est divisé en autant de cultures et de visions du monde formant une mosaïque agréable à regarder ou imaginer mais avec beaucoup trop de défauts dans le détail. Si chacun doit naturellement conserver sa spécificité, sa personnalité, son originalité, l'esprit humain doit être supérieur au règne animal en sachant intégrer, en plus et au-delà, les mêmes référentiels fondateurs en matière de valeurs de démocratie. Comme il en est majoritairement en génétique dans le genre humain, il n'y a aucune raison que plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent du référentiel des valeurs universelles fondant l'esprit de démocratie ne soit identique pour tous au centre même de l'esprit humain. C'est tout à fait possible et même souhaitable.

C'est d'ailleurs à cette évolution conscientielle que se détermine la véritable avancée humaine et sociétale ou son retard. C'est tout l'enjeu de la conscientisation fondée sur les mêmes bases éclairées et unifiées que de favoriser une accélération positive de l'évolution humaine, citoyenne et sociétale. Rester accroché aux certitudes du passé et/ou maintenir une posture d'isolement ou de fermeture (repli sur soi, isolationnisme, clanisme, protectionnisme, nationalisme culturel) participe objectivement à l'éclatement des consciences, ainsi qu'au retardement, voire au recul, dans l'atteinte nécessaire de l'aboutissement humain. Dans cette finalité, il ne peut y avoir d'aboutissement isolé chacun dans sa bulle sans richesse dans les échanges, sans expériences multiples, sans ouverture permanente à l'activité du monde, sans découverte des pratiques d'autrui, sans intérêt pour les contributions et réalisations d'autres cultures.

De la même manière, trop souvent, la virtualisation du monde (théorisation, modélisation, imaginaire, idéologie, croyance...) dépasse ou s'échappe de la réalité. Tout se passe alors dans la tête des gens à partir des histoires qu'on leur raconte avant d'intégrer par eux-mêmes les faits objectifs du réel. Il existe une grande différence entre la compréhension intelligente des faits et le vécu adéquat, ressenti et expérimenté. Il faut vivre concrètement et correctement la réalité brute pour en être vraiment conscient sachant que tout le reste n'est que représentation mentale, imaginaire et intellectuelle. C'est d'ailleurs la grande erreur intime en chaque individu que de croire avoir raison alors qu'il n'en est rien ou incomplètement dans l'absolu. L'éblouissement de l'intelligence par ses propres certitudes elles-mêmes constamment mystifiées, influencées, orientées, conditionnées, formatées sans vraiment le savoir, conduit l'esprit sur une multitude de voies disparates. Autant de chemins courts, sinueux, tortueux ou perdus, que seule la conscience réelle et unifiée peut avantageusement recentrer au profit de tous.

Sans unification conscientielle il ne peut préexister qu'un « psychocentrisme » alimentant en continu une forte subjectivité, une « émotionnalité » et un empirisme omniprésents dans l'esprit de nombreux individus. Des hommes et des femmes qui croient être au juste centre de la conscience, de la lucidité, de la réflexion avisée mais qui, en fait, sont décalés du centre de la cible. Tous ces esprits deviennent des points de référence intéressants mais éclatés et hautement relatifs. Tant que l'Homme voit la réalité du monde au travers du filtre principal de

son propre psychisme tout est possible du pire au meilleur, le plus souvent dans un cadre de médiocratie. C'est à partir de là que s'étalonnent le jugement des faits de la réalité, l'action et la décision, faisant que si le psychocentrisme favorise l'individualisation ce qui est un plus, son excès entraîne la dispersion ce qui est un moins.

Lorsque par mimétisme, identification, appartenance, exemplarité, les individus partagent le même type de fonctionnement au sein d'un groupe humain, ils perpétuent ensemble les mêmes erreurs dans les mêmes certitudes. Quel que soit le biais culturel, religieux, idéologique, politique, social, économique..., le psychocentrisme contribue à développer toutes les formes d'agrégats psychosociaux et autres postures mentales bien identifiées dans les sciences humaines et la médecine. C'est dans ce mouvement sans fin que les certitudes des uns alimentent les certitudes des autres en cristallisant l'esprit humain sur de nombreux principes fortement pipés, erronés ou inversés.

Il est donc temps qu'une conscience globale se surajoute à la conscience individuelle qui doit elle-même rester spontanée et autonome. C'est cela l'universalité en associant aux libres choix, usages et pratiques de chacun, une couche supplémentaire de conscientisation fondée sur les mêmes fondamentaux, vision du monde et perception de l'avenir. Aussi, en complément des très nombreux référentiels existants, il est absolument nécessaire d'unifier géographiquement et culturellement tous ceux qui contribuent à l'évolution réelle et équitable de l'Humanité. En matière de condition sociétale ce recueil propose trente-cinq LPP supplémentaires destinés à ouvrir la réflexion sur des postures souvent sous-jacentes aux positions prises par les décideurs et autres influents des systèmes en place.

LPP 591 – Le contraire de l'allégeance

En matière d'origine et de finalité de l'Humanité l'allégeance n'est pas le bon choix. Dans l'éventualité où la réalité d'une intermédiation d'un ou plusieurs dieux au sens mystique et spirituel, ou de celle en provenance d'exomondes (extraterrestres) ou encore de celle relative à une forme de retour du futur, celle-ci ou celle-là ne doit être considérée que comme un constat d'influence sur la nature humaine. À l'instar du lien familial ou filial, l'homme adulte doit un jour s'en détacher et être capable de se prendre en charge par lui-même en toute conscience et autonomie. Tout le reste n'est qu'infantilisation ou adolescentisme civilisationnel. Dans l'éventualité de ces intermédiations, dès lors que celles-ci interagissent à l'insu de la volonté discernée de l'homme et de la femme, elles ne représentent en fait qu'un facteur interposé d'accélération, d'orientation, de contrôle sur la destinée humaine et existentielle. En cela et pour cela en privant l'Humain d'une réelle autodétermination, elles ne nécessitent aucunement le sacrifice, le martyr, la fausse croyance et/ou une quelconque vénération inconditionnelle. Ce serait même tout le contraire de l'allégeance en exigeant d'abord une preuve incontestable du bienfait de leur présence et ce, dans la plus grande transparence et entière vérité en respectant ainsi l'intégrité psychique humaine. La lumière intérieure chez l'homme libre et discerné ne peut se satisfaire de l'ombre, du doute, de l'hypothèse, de la croyance servile, des mythes officiels, d'autant plus que préexistent dans la vie de chacun certes le bien mais aussi le malheur, l'injustice ou la souffrance.

LPP 592 – L'espoir en toute lucidité

Ce qui est bon dans la religion et la spiritualité c'est l'espoir, à condition que celui-ci ne soit ni vain ni erroné. L'espoir qui fait vivre et donne du sens, l'espoir qui fait mourir dignement, sont des manifestations de l'esprit tout à fait respectables et souhaitables. La seule condition est que celui-ci reste intime, ne fasse l'objet d'aucun prosélytisme ni d'aucune représentation stéréotypée ou personnification de nature divine ou autre. Un objectif, un désir, un projet, un rêve à réaliser, suffisent largement pour satisfaire le besoin d'espérance de la plupart des hommes et des femmes matures. Dans l'absolu humain, il n'est pas nécessaire d'évoquer un quelconque dieu, prophète, miracle, souhait, par le rituel ou la prière pour espérer hypothétiquement, virtuellement, miraculeusement, que l'objet de la pensée se réalise du fait d'une intervention extérieure mystérieuse. La suggestion, l'autosuggestion, l'imagerie mentale suffisent généralement pour cela. Si le fait d'espérer est humain et universel sans ne jamais appartenir à personne ni devoir se justifier d'aucune sorte, il ne doit pas non plus se laisser aller à croire en tout et n'importe quoi, même si cela est très rassurant et optimisant. L'espoir et l'espérance en toute lucidité sont les meilleures façons de devenir un adulte motivé et discerné.

LPP 593 – La patience du temps

L'inertie de l'existant se combat dans la patience du temps. Il faut généralement plusieurs générations pour éteindre une tendance socioculturelle dominante. Cela explique pourquoi généralement les sociétés sont lentes à se transformer. Sauf application en rupture du syndrome du « Mur de Berlin » (changement politique non prévisible lié à la mobilisation active et rapide des citoyens eux-mêmes), rien de décisif ne peut changer et s'installer de manière durable en tout système avant l'éviction des hommes aux commandes et l'extinction des mentalités conservatrices. Il convient donc de se méfier de toute forme de logique apparente en provenance des gardiens du système. Celle-ci est souvent bien plus dangereuse et perfide que le mensonge en laissant entrer l'ennemi cognitif au cœur même du fonctionnement mental. Il faut toujours considérer que ce qui est dit avec certitude ou fait avec assurance est la plupart du temps contredit avec le temps. C'est la première leçon à retenir de l'histoire qui doit aussi devenir la leçon de l'avenir en plus d'être celle d'un présent évident.

LPP 594 – Sortir des problématiques sociétales

Une décision sans assise solide ne peut produire que de nombreux effets induits négatifs. Dans le cas d'une recherche de solution assurée pour sortir d'une problématique sociétale, il existe trois manières probantes de procéder dans un cumul possible entre elles :

. La preuve par neuf qui consiste à apporter de manière claire, cohérente et indéniable, la garantie de la réalité d'un fait, d'une histoire, d'un sujet, d'une vérité, sur tous ses aspects connus et contradictoires de façon à éliminer définitivement le moindre doute possible sur le sens à donner ;

. Le nettoyage, voire la déconstruction ciblés des mauvaises pratiques, lois, modèles, usages, coutumes, habitudes, tout en pratiquant l'éradication systématique des grandes inversions culturelles (mythes, principes, valeurs, histoire officielle...) en se référant parallèlement aux fondamentaux intangibles et aux valeurs universelles découlant de l'esprit de démocratie dans le cadre d'une adaptation permanente aux attendus de la réalité ;

. Le choix de l'athéisme personnel associé à la laïcité d'État afin de pouvoir conserver à titre individuel et collectif une indépendance d'esprit évitant ainsi de tomber dans une vision du monde, de l'avenir et de l'Homme qui soit trop préorientée, préformatée, conditionnée. En toute société d'hommes et de femmes de bonne volonté le travail à mener est donc important et permanent pour espérer changer de socle systémique et/ou de référentiels dépassés.

LPP 595 – L'inertie sociétale

Paradoxalement le progrès amplifie l'inertie sociétale. Le problème dans les sociétés modernes est que chaque génération vit de plus en plus longtemps, en meilleure santé, dans des organisations collectives relativement plus fiables. De ce fait, l'individu essaye de perpétuer le plus longtemps possible les acquis dont il bénéficie sans vraiment souhaiter le changement dans l'inconnu ou dans la prise de risque. Dès lors, une fois le formatage de masse établi et la mentalité profonde stabilisée, l'individu évolue forcément moins vite en matière de remise en cause personnelle quel que soit son niveau social et intellectuel, sauf problèmes psychologiques. Généralement, sauf exception, il s'accepte mieux et accepte plus passivement l'environnement général. Tout système ne peut que profiter de cette inertie individuelle pour la transformer en inertie sociétale. C'est la raison pour laquelle il faut être constamment vigilant sur les effets induits provenant des artifices du progrès technologique ainsi que des usages plus ou moins détournés faits des sciences appliquées. Il faut également se méfier tout particulièrement de l'intelligence artificielle dès lors que celle-ci se substitue au raisonnement humain et/ou affecte le quotidien des besoins humains. Il est également évident qu'une situation d'ensemble ne peut évoluer de manière favorable tant que les responsables monopolisent, à leur avantage, le principal du pouvoir et de l'influence. C'est donc de la contre-responsabilité des plus jeunes générations que de bousculer respectueusement l'*establishment* et les générations précédentes lorsque celles-ci n'évoluent plus ou mal.

LPP 596 – Illusion conservatrice

Plus l'individu est conservateur, plus il agit contre les intérêts de demain au profit principal de ceux d'aujourd'hui. Croire que ce qui a été est indéfiniment prolongeable relève soit d'une psychorigidité, d'une forme de crédulité, d'une lâcheté intellectuelle à ne rien voir autrement, soit d'une forme de soumission et de capitulation, soit d'une volonté farouche consistant à imposer ses propres intérêts face à ceux des autres. Dans un monde complexe et évolutif, le *has been* conservateur est souvent cause de la plupart des dysfonctionnements organisationnels, relationnels et psychosociaux, par défaut d'adaptation suffisante. Si la détermination à promouvoir coûte que coûte ses propres idées et positions est une arme puissante, l'humilité lucide face aux idées et aux positions des autres, ainsi que face à la réalité incontrôlable du monde, est certainement la plus grande forme d'intelligence qui soit. En ce domaine, plus le conservatisme est rigide, intelligent et dominant au présent, plus il est dangereux au fur et à mesure que s'approche demain. Le grand problème du conservatisme

est dans sa propension à ne rien vraiment vouloir changer sur le fond mais à s'habiller opportunément de multiples façons de façon à s'adapter, séduire, influencer, l'individu, le citoyen et le peuple (populisme, nationalisme, fascisme, totalitarisme, intégrisme, népotisme...). De la même manière, tant que le rapport identitaire et anthropocentriste (nation, race, ethnie, communauté, tribu, clan...) est exacerbé dans la concurrence, le rejet ou l'adversité, l'Homme restera toujours l'ennemi de l'Homme sous prétexte de référence à son passé. En cela, le conservatisme ne peut favoriser la quête d'aboutissement en chacun limitant ainsi l'accès possible au bonheur durable, à l'équité, au respect profond de la nature humaine, tout en affirmant les défendre ardemment. S'il est vrai que les plus nantis peuvent éventuellement en profiter, c'est bien plus difficile pour les classes médianes et quasiment impossible pour les plus pauvres. En reposant en partie sur la démarche identitaire, raciale, ethnique, communautariste, le conservatisme ne peut enclencher de véritable avancée évolutionnaire dans l'esprit de démocratie. Il faut pour cela lui opposer une rupture franche dans l'esprit des jeunes et des nouvelles générations ou alors le passé rattrapera et handicapera toujours l'avenir.

LPP 597 – Mystification démocratique

Médiocratie et démocratie forment presque une anagramme inversée. La médiocratie est souvent le côté pile de la démocratie faisant qu'un système démocratique fondé sur la médiocratie reste fondamentalement un mauvais système. Dans ce contexte, quel que soit le discours politique, le citoyen n'a rien à attendre de bien ni de vraiment positif au-delà de ce qu'il observe et connaît. De plus, en restant civiquement soumis et docile face aux règles et aux contraintes imposées, l'individu-citoyen accepte de n'être qu'un administré, un numéro, un contribuable, un pion, un usager du système et non un citoyen libre et affirmé. Il vit alors davantage l'idée de démocratie dans sa tête et la réalité de la médiocratie dans les faits de son quotidien.

LPP 598 – Égalitarisme dogmatique

Plus la société propage l'égalitarisme dogmatique, plus l'individu devient asservi aux lois du système. La pratique égalitariste est la plus belle forme d'inversion négative, de lissage et d'uniformité entre les individus, inventée par le système afin de mieux tenir et contenir les masses. Accepter d'être traité comme autrui, et inversement, sans que soient prises en considération les spécificités de chacun est lourd de conséquences. Cela interagit immédiatement sur l'affirmation de soi, les libertés, les droits, en les réduisant mécaniquement par l'omniprésence de leurs contraires sous forme de standardisation, normalisation, devoirs, règles, lois à subir. Si l'égalitarisme apporte quelques bienfaits en certains domaines institutionnels, l'individu le paye inmanquablement par les limites imposées à son évolution personnelle. Le discours sur l'égalité entre les hommes est un piège systémique enfermant l'esprit de démocratie dans la lettre des usages et des pratiques conservatrices. Sur le fond, la véritable égalité ascensionnelle dans laquelle chacun dispose du même discernement, du même haut niveau de conscientisation et/ou des mêmes moyens matériels suffisants, reste une profonde utopie. À la limite, seule l'égalité identique dans la peur, la violence, la maltraitance, la souffrance, la douleur, la pauvreté, l'emprisonnement, la privation de liberté, le formatage... est possible. En cela, l'égalité est davantage une impasse dans le bas de la condition humaine qu'un projet d'évolution ou d'avenir. En tout état de cause, l'égalitarisme dogmatique est le contraire de l'équité démocratique laquelle repose sur la différenciation respectueuse des cas et des individus.

LPP 599 – Citoyen dominé

Lorsque le citoyen est dominé par le système il s'appauvrit de l'intérieur. Plus l'individu se plie aux codes, aux règles, aux lois et aux devoirs imposés, plus il perd l'usage de ses droits légitimes, plus il ampute sa capacité d'aboutissement de soi. Dans ces conditions comment

espérer des changements forts et utiles pour lui alors que la référence inconditionnelle à la légalité et à l'ordre est souvent la justification du faible, du couard, du collaborant, du formaté, du manipulateur ? Le vrai citoyen n'est ni dominé ni courbé par la loi mais se comporte en adulte normalement dominant et surtout indépendant dans son esprit. Lorsque la domination existe elle doit rester ponctuelle, factuelle et compensée par une forme de dominance ailleurs ou autrement. Il ne s'agit pas là d'exercer une compensation sur plus faible que soi par les voies de l'autorité ou du pouvoir, ce qui serait une forme de lâcheté, mais le fait de s'opposer, de résister, de passer à l'acte dès que possible dans la droiture, l'intégrité et l'esprit de légitimité. Il n'est écrit nulle part que l'individu-citoyen doit rester indéfiniment dominé par le système. Le minimum démocratique est dans le vrai donnant-donnant, puis dans la recherche du gagnant-gagnant, en toute forme de lien, relation, contractualisation, administration.

LPP 600 – Organisation sociale

L'organisation humaine s'oppose souvent à la nature humaine. Plus les sociétés sont organisées en mode traditionnel, plus elles multiplient la hiérarchisation, les échelons locaux, les intermédiaires institutionnels, la sélectivité académique, les rapports de dominance..., privant ainsi, en leur sein, le citoyen lambda d'une interaction proportionnelle, réciproquée, libre, directe, égalitaire dans le rapport de force. De la même manière, plus une organisation se juge plus importante, utile ou intelligente qu'une autre, plus elle développe son système interne, c'est-à-dire ses relations de pouvoir, de façon à conserver cette importance comme à imposer sa dominance par l'ensemble des moyens disponibles. À l'inverse, plus une société ou organisation fonctionne en mode horizontal, plus l'individu-citoyen est directement impliqué dans une relation donnant-donnant lui permettant ainsi de se libérer des nombreuses entraves d'essence conservatrice. L'organisation ne domine pas plus le citoyen que celui-ci ne domine seul l'organisation.

LPP 601 – Minorités influentes

Toute majorité est une somme de minorités. En fait, la majorité n'est qu'une entité hétérogène formée de multiples minorités souvent opposées dans la différence mais réunies à partir de circonstances particulières. En cela, la majorité n'a pas plus de valeur dans l'absolu que la moyenne statistique. En permanence ce sont les minorités qui forment à la fois la majorité et qui s'opposent régulièrement à elle. Même en matière de gouvernance celle-ci relève forcément de l'influence d'une ou plusieurs minorités dominantes sur l'ensemble des autres. Tant que l'autorité, le pouvoir, les ressources disponibles, l'argent, les décisions, sont aux mains de minorités influentes, toute organisation ou société humaine est condamnée à suivre la pensée dominante les inspirant. Il en résulte dès lors des rapports de force produisant plus de rapports gagnant-perdant, dominant-dominé, concurrence, rapport du fort au faible, que de relation gagnant-gagnant ou même donnant-donnant. Mécaniquement lorsqu'une minorité influente prend le pouvoir celle-ci tend alors à renforcer la posture de dominance refusée à l'entité remplacée. De ce fait, la dominance se nourrit d'une posture minoritaire prenant souvent appui sur les positions et/ou les décisions déterminantes de ses leaders bien que ceux-ci excellent à faire croire qu'il s'agit d'une position commune et partagée.

LPP 602 – Exclusion sociale

Les meilleurs citoyens s'épanouissent forcément dans l'anonymat. La lumière médiatique, politique, élitiste, économique, financière, culturelle... transforme progressivement le libre citoyen en citoyen obligé du système. Le système aime la mise en lumière de ses réalisations, de ses modèles, de ses chefs, de ses collaborateurs, afin d'attirer à lui et non de repousser loin de lui. Les citoyens qui aiment être mis en lumière (image de soi, notoriété, narcissisme, égocentrisme, vanité, appropriation...) sont forcément attirés par le système. Cette forme de complémentarité nourrit à la base l'élitisme, la sélectivité, la hiérarchisation, la recherche de

statut social, la compétition interne. À l'inverse, plus le citoyen est éloigné du système, moins l'attraction et l'attirance agissent au crédit de ce dernier. Aussi, lorsqu'un individu s'oppose au système, gêne l'ordre établi, prend une position contraire, critique le système en place, celui-ci répond généralement en dévalorisant l'image, le projet, l'action menée ou encore en procédant à son effacement médiatique, social, économique, statutaire et/ou professionnel. Le mépris, l'isolement, l'indifférence, sont également des conséquences subies par tous les citoyens se positionnant hors système. Sauf exception confirmant la règle, la liberté de pensée et d'expression en tout système ordonné se paye généralement au prix d'une exclusion quelque part. Il n'est donc pas inutile de se demander où se trouvent vraiment les individus-citoyens exemplaires au sein des systèmes en place : dans l'anonymat, dans la retenue ou dans la lumière statutaire, médiatique et/ou celle du pouvoir ?

LPP 603 – Entropie sociétale

Accélération, fragilisation, durcissement, prudence, traduisent les symptômes d'une société en déclin. Le déséquilibre, le dysfonctionnement, la dysharmonie, l'état de crise ou de tension, forment toujours une ligne de plus grande pente entropique lorsque s'associent quatre signaux négatifs forts : l'accélération rapide des réformes, la variabilité des modèles de gouvernance et de management, la succession des phénomènes de mode, la grande diversité des postures politiques et morales, la pléthore de décisions à géométrie variable... ; la fragilisation des liens, des valeurs, des institutions, associée à des rapports de distanciation, d'éloignement, voire de rejet, envers les modèles, les partis, les symboles, l'ordre, l'autorité, la famille ; le durcissement des procédures, jugements, lois, normes, réglementations, taxations... se manifestant par davantage de mesures interventionnistes et sécuritaires, de contrôle, de surveillance, de flicage... ; l'omniprésence de la dimension prudentielle et sécuritaire par le biais d'une standardisation des comportements et d'un encadrement coercitif mais aussi par l'autolimitation des usages et l'autocensure réduisant ainsi la prise de risque et le passage à l'acte, l'initiative individuelle en toute sorte d'engagements. Sous l'angle sociétal, plus la fin d'une entité approche, plus celle-ci se contracte et se durcit jusqu'au point d'implosion en produisant simultanément une masse interne d'activité inversement proportionnelle. Le regain d'activisme au sein d'une organisation ou d'une société mature traduit souvent, pour elle, le début de la fin. Sauf dans un système déjà atone ou mortifère, la réaction dynamique d'une entité qui tend à disparaître est souvent productrice d'une énergie inhabituelle faisant que l'entropie (dégradation, altération, chaos...) ne provient jamais du vide créé mais de l'accumulation d'un trop-plein mal maîtrisé. Les procédures administratives, sécuritaires, technocratiques..., augmentent généralement de manière proportionnelle à la complexité de l'organisation ou du système en place et/ou en fonction de l'inclinaison de sa pente entropique. Ainsi plus un système traditionnel se complexifie, plus il augmente sa procédurisation et plus il amplifie le risque d'entropie. De la même manière, plus la pente entropique est amorcée, plus le système amplifie sa procédurisation (normes, lois, décrets, ordonnances, mesures...) donc sa complexification au détriment de l'Humain. Au sein de tout système en place, la complexité associée à la gestion de l'entropie ne sert qu'à préserver et/ou à consolider ce dernier au détriment progressif des acteurs qui le composent. Dans ces conditions, il en ressort l'évidence que moins l'organisation est humainement positive, plus elle pollue, parasite, voire détruit, le lien social ainsi que la motivation de ses acteurs. Le pire à venir est dans une déshumanisation généralisée consécutive à une complexité croissante et à une offre économique multimodale reposant en grande partie sur les sciences appliquées et les industries de haute technologie censées, en théorie, éviter l'entropie sociétale.

LPP 604 – Déshumanisation sociétale

L'excès de progrès technologique phagocyte toutes les autres formes de progrès. À trop vouloir substituer aux faiblesses de la nature humaine des solutions artificielles et autres artefacts jugés plus efficaces, la relation entre les hommes comme celle entre le système et le citoyen

ne peut que se déshumaniser au profit du stéréotype et de la standardisation. Dans un cadre conservateur le progrès est davantage utile au système qu'au citoyen en amplifiant les conditions de sa dominance, celles de l'indifférenciation et de l'égalitarisme dogmatique. Il ne faut donc pas parler d'apports utiles à l'Humanité ni d'humanisme face à l'omniprésence de la technologisation sociétale. La tendance à intégrer partout dans le quotidien de chacun l'offre technologique et la scientification du progrès (chimie de synthèse, implant bionique, modélisation, virtualité, intelligence artificielle, robotisation, mathématisation, algorithmique...) est une manière de tourner le dos aux lois spontanées, fractales, duales, hasardeuses, d'une nature fondamentalement fiable et pérenne. Plus la haute technologie et les progrès issus de la science s'imposent dans l'aide à la décision, l'intelligence artificielle, la santé, l'alimentation, l'informatisation, le virtuel, l'assistance humaine, la sécurité, l'armement..., moins le sanctuaire humain prend d'importance et moins il est véritablement respecté. La référence moderne à la technologie tend à remplacer l'idéologie d'hier qui elle-même remplace le mythe historique. Dans cette mondialisation de l'évolution majoritairement soumise aux enjeux économiques, financiers et de pouvoir, l'Humain devient une nouvelle fois l'otage de certains de ses besoins dominants. L'une des grandes inquiétudes pour l'Humanité est que l'acquisition et l'usage de la technologie ne fragilisent encore davantage la nature humaine même si, parallèlement, certaines capacités profitent d'un surdéveloppement.

LPP 605 – Mensonge institutionnel

La solennité dans les apparences institutionnelles cache souvent la misère de ses dessous. L'image soigneusement donnée est souvent inversement proportionnelle à la consistance du sujet. La pratique de la solennité dans les rôles institutionnels maintient la continuité démonstrative de la dominance du système sur le rôle du citoyen. En créant ainsi volontairement un écart entre la solennité protocolaire et le naturel humain, c'est tout un message sociétal qui s'impose du haut pour se perpétuer en bas dans la conscience collective. La simplicité au naturel, la réserve dans la sobriété, l'humilité sincère, valent mieux que la solennité bruyante et savamment orchestrée. Lorsque l'habillement, les attributs ostentatoires, les médailles, les postures, le discours, formalisent l'essentiel de la présence d'un individu investi d'autorité ou non, il y a forcément quelque chose qui dysfonctionne chez celui-ci mais aussi dans le cadre sociétal du moment. Toute organisation, société ou tout système basé sur l'image donnée, les titres, les rituels solennisés, les stéréotypes d'un modèle ou d'une mode démonstrative, démontre là les faiblesses compensées de ses fondements et/ou celles de son fonctionnement interne. Il en est de même avec la valorisation excessive du profit atteint, de la démonstration du pouvoir statutaire, de la possession clinquante d'argent ou de patrimoine, de la démonstration religieuse ostentatoire ou encore du militantisme partisan en toute forme d'idéologie politique. Tout ce qui sort du naturel et joue sur les apparences pour mieux influencer est suspect d'incomplétude, de polarité négative endogène, voire de mensonge et de manipulation à l'adresse d'autrui.

LPP 606 – Blasphème et religion

Il n'existe pas de belle religion déiste ou théiste. La meilleure et la plus belle des religions est celle qui consiste à s'extraire par soi-même de toute forme d'allégeance à Dieu, aux prophètes, aux saints et aux attributs du sacré. C'est uniquement celle qui apporte la lumière intérieure en permettant de prendre son autonomie conscientielle dans le sens à donner à sa vie. Entre la lumière artificielle apportée par telle ou telle croyance et tel ou tel dogme religieux et la lumière produite par soi-même, l'éclairage du chemin existentiel n'a plus rien à voir. Il y a une grande différence à suivre le chemin tracé dans une même croyance par un système fût-il inspiré et noble et le chemin à prendre seul, à découvrir seul, à accomplir seul. En fait l'idéal des religions ne doit pas être dans un prêt-à-croire en une finalité prédéterminée pour l'Homme qui soit déjà projetée en ombres et perspectives avec bonus et malus. Il y a là une sorte de prolongement sans fin dans l'infantilisme collectif qui ne sied plus guère aux avancées

cognitives de l'homme moderne. Croyance et religiosité ne doivent être qu'une étape dans l'évolution humaine et individuelle. Un moyen d'accompagnement et de soulagement de l'esprit et de l'âme humaine lorsque cela s'avère nécessaire. Le vrai chemin individuel et collectif, celui qui doit être partagé par tous au même moment, est celui qui doit permettre l'atteinte d'une conscience universelle. Une conscience essentiellement nourrie par l'esprit de démocratie et l'espérance d'un proche avenir toujours plus satisfaisant, motivant, serein, utile et constructif pour soi et autrui. Reporter cette échéance après la mort, c'est perdre et dénaturer en partie le cadeau de la vie. De la même manière, la partition religieuse et son éclatement propriétaire en de multiples représentations voulant chacune s'imposer comme unique et dominante sur l'ensemble des autres est un non-sens profond de l'esprit, une inversion caractéristique venant d'un lointain passé. Toutes les religions et tous les sectarismes devraient s'auto-dissoudre et faire preuve d'une grande humilité car, sans cela, ils prolongent involontairement le malheur assuré des hommes dans l'intolérance et la violence. Si un quelconque dieu discerné et sage existe vraiment il n'a vraiment aucun besoin de culte de la personnalité, d'adoration de son image, de sacrifice en son nom, ni d'aucune soumission inconditionnelle à son rôle de créateur, géniteur, maître de l'imperfection humaine. En toute hypothèse, sa seule exigence serait dans l'unité, l'harmonie et la pérennité de l'Humanité qui doit, un jour ou l'autre, être capable de se prendre elle-même en charge sans tuteur étatique ni tutelle divine. Le véritable dieu s'il existe ne mérite qu'un respect circonstancié à l'instar de celui dû à son père ou à sa mère dans la grande humilité de se faire pardonner tous les malheurs, horreurs, violences, souffrances, drames, catastrophes, que subit en permanence et depuis la nuit des temps l'espèce humaine. Si Dieu existe vraiment, il n'a aucune vanité à se croire le plus important de tous mais davantage le merveilleux dessein que chaque homme et femme lui ressemble dans l'aboutissement de soi. Il est dès lors évident que la véritable évolution de l'Humanité passe par le renoncement au religieux traditionnel dans tous ses mythes et rituels. C'est par une action massive de haute conscientisation menée sur les racines, mythes et fondamentaux des religions, sectes, cultures et dogmes, que peut naître un nouveau champ évolutionnaire revivifié par les valeurs non propriétaires de l'esprit de démocratie. Aussi l'invocation du blasphème traduit tout le retard de conscience, de discernement et de mentalité de celui qui en abuse au nom de la religion. Le vrai blasphémateur n'est pas celui qui critique le sacré dans l'imaginaire des hommes mais celui qui nie les évidences du vivant et de la réalité, qui ferme le raisonnement et emprisonne le discernement. C'est toujours l'auteur de l'interdit ou de la *fatwa* qui blasphème contre Dieu, si celui-ci existe, et, plus objectivement contre l'Humanité tout entière. Toute position sincère révélant une vérité, une certitude, une évidence, une nécessité utile à l'émancipation des individus est, à l'opposé, un véritable acte de courage individuel. C'est tout l'honneur et toute la dignité de l'Homme que de s'opposer à l'erreur née des habitudes, aux *diktats* moraux et religieux, aux règles et normes du politiquement correct, aux forces conservatrices et réactionnaires. À l'inverse, il n'existe aucune intelligence relationnelle, ni aucun courage mental, ni aucune honnêteté intellectuelle, ni aucun honneur à interdire ou à censurer au nom du blasphème religieux ou de l'interdit moral, ni même à s'autocensurer par peur ou au nom d'une fausse responsabilité individuelle ou collective.

LPP 607 – Autocensure publique

L'autocensure est à la lâcheté d'expression ce que la censure est à la privation de liberté d'expression. Le pire de la faiblesse humaine est de ne pas oser s'exprimer publiquement ou en groupe face à une remise en cause directe et/ou intelligible portant sur l'essentiel de ses propres valeurs, principes fondateurs et/ou sur des usages couramment pratiqués par soi-même dans la vie intime, collective et/ou nationale. L'autocensure dans l'expression publique (politique, activité professionnelle, journalisme, média, éducation, formation...) est pire que la censure car elle reçoit l'aval et la complicité de l'individu lui-même qui s'interdit de s'exprimer en s'imposant le silence, la restriction ou un détournement de mots et de sens dans le dire, la posture ou l'écrit. L'autocensure se justifie lorsqu'elle ne concerne que soi dans les effets

induits même si celle-ci peut provoquer ensuite des réactions psychosomatiques. Elle n'est toutefois pas acceptable lorsqu'il s'agit de priver autrui d'information utile, d'aide, de conseil. Il y a lieu de bien dissocier l'autocensure par rapport à une conséquence vitale ou destructrice possible, de l'autocensure par peur de s'exposer personnellement, d'assumer une responsabilité ou par crainte d'une sanction possible sous l'angle personnel, professionnel, politique, économique, académique... Hors dessein stratégique, l'autocensure face à l'autorité privée ou publique, à l'opinion publique ou à celle du groupe, aux enjeux d'image et d'ego, pose un vrai problème d'intégrité chez celui ou celle qui la pratique régulièrement. L'habitude de l'autocensure est un mauvais signe relationnel, donc d'efficacité globale, surtout sous forme de raisonnement sophistiqué, d'habileté verbale, de contrôle du non-verbal. Comment avoir confiance en quelqu'un qui cache la vérité du fait, qui floute la précision dans l'information, qui se tait au lieu de parler ? Croire que l'on est au-dessus des autres en pratiquant la restriction de langage, la rétention d'information, prouve combien l'homme et la femme s'y référant sont encore profondément inaboutis.

LPP 608 – Interdit & Victimisation

L'interdit est une forme d'arriération sociétale. En empêchant d'agir, l'interdit impose des règles coercitives s'opposant aux libertés légitimes, au discernement, à l'autodiscipline, à l'esprit de responsabilité. Au lieu de développer l'affirmation de soi, le passage à l'acte, la motivation à expérimenter ou le droit d'être, l'interdit alimente à l'inverse la victimisation du plus faible dans sa tendance à autojustifier son non-passage à l'acte, voire son irresponsabilité, tout en impactant la volonté, l'envie, le désir de la plupart des autres. Chez les plus déterminés l'interdit produit heureusement son parfait contraire, c'est-à-dire la transgression comme contre-mesure saine et exemplaire à ne pas accepter inconditionnellement, sans le préalable d'un accord, la privation d'un légitime besoin ou d'une légitime capacité de faire. Toute forme de *diktat* en provenance de l'autorité publique, de l'intégrisme religieux, de la rigidité morale, des codes traditionalistes, traduit forcément une fixation mentale, un formatage cérébral évident, un conditionnement moral, culturel et/ou intellectuel, voire une rigidité comportementale, supposant la préexistence à la base de maux psychologiques, de complexes, de frustrations et/ou de problèmes psychiatriques, chez tous ceux faisant prévaloir la nécessité de l'interdit. Malgré le caractère sophistiqué des discours, rituels et raisonnements adoptés, l'interdit imposé contre la volonté d'autrui agit comme un puissant frein à l'intelligence humaine en prolongeant indéfiniment un niveau relativement faible d'évolution dans l'aboutissement de la condition humaine. Tant que le passé domine le présent dans le conditionnement culturel, le risque est grand de voir se prolonger l'interdit sous forme d'inversion légale et officielle.

LPP 609 – Argent & Apparences

L'argent est à la fois le paradis, le purgatoire et l'enfer sur terre. En devenant le principal vecteur de satisfaction des besoins humains, la possession d'argent est autant sacralisée que l'image virtuelle de Dieu. En usage modéré sous forme de simple moyen d'échange, de compensation ou de réciprocité, il se justifie de manière technique. Dès qu'il devient un objectif, voire une finalité de vie, l'argent modifie et oriente le sens à donner à son existence comme à celle d'autrui. Il produit alors aussi bien des moments paradisiaques qui ensuite se banalisent dans la durée, que des cycles infernaux de fuite en avant, de désespérance, de dépersonnalisation, de malheur, de souffrance à répétition. À deux personnalités similaires celui qui possède de l'argent a l'impression d'avoir réussi sa vie, d'être dans la lumière de l'existence, alors que celui qui n'en possède pas pense être dans l'échec, l'erreur, l'obscurité de la vie. En fait, tous les deux se trompent en ayant déplacé artificiellement le centre de gravité de l'existence. L'appui et le réconfort mental que procurent la possession d'argent et/ou la croyance occupent indûment la place centrale devant naturellement incomber aux valeurs existentielles animant l'esprit de démocratie. L'individu ainsi inspiré devient alors déviant sans le savoir en croyant être dans l'indicible vérité, alors qu'il n'est que dans les apparences de la

réalité. C'est exactement le même effet miroir trompeur que celui d'être soi-même intérieurement imparfait, incomplet, inabouti, debout devant le miroir (vraie réalité complexe) et se plaire, se satisfaire ou se contenter de l'image renvoyée de soi (apparences). Argent et croyance ne sont pas intrinsèquement des vecteurs de vérité seulement le retour déformant d'une réalité nourrie d'apparences. En plaçant l'argent au centre de tout système (État, institution, entreprise, éducation, association, famille, ménage...) la possession et le désir d'acquisition deviennent une religion « laïque » avec son culte, ses dogmes, ses rituels, mythes et autres grands prêtres et gourous financiers. Lorsque l'argent s'oppose à la religion il participe à entretenir une dualité, un rapport de dominance entre matérialisme et immatériel, expliquant la plupart des comportements et attitudes humaines en termes de médiocratie et d'inaboutissement permanent. Lorsque l'addiction à l'argent domine sur toutes les autres valeurs, il est à craindre que ne se perpétue la perversion humaine sous des habillages séduisants et trompeurs. Sous prétexte d'économie, de finance, de business, de commerce, de profit, de pouvoir d'achat, l'argent ne justifie pas tout et encore moins les moyens illégaux et les contraintes légales sans force de légitimité pour le citoyen. Une société, une collectivité ou une organisation qui cautionne et utilise massivement à son profit la puissance de l'argent, est une société déjà sur la pente du déclin sans le savoir. Sa fin est déjà programmée d'abord sous forme de crises régulières internes et externes puis vers la sortie définitive, quelquefois de manière très rapide comme juste réciprocité morale. Le pire est atteint lorsque les références à l'argent et à Dieu se conjuguent pour former un modèle sociétal cohérent et dominant. Dans ce cas, rien ne s'oppose plus aux excès d'inversion entre possession et croyance renforçant ainsi la pire des postures conservatrices animant toutes les divisions au cœur même de l'Homme et de l'Humanité.

LPP 610 – Faux bonheur

L'idée du bonheur fait le bonheur. Toutefois le vrai bonheur est un moment court et limité dans le temps, alors que le faux bonheur est à durée constante et indéterminée. Alors que le vrai bonheur est un moment d'intense satisfaction, de sérénité et de bien-être, par contraste fort avec la période précédente et/ou suivante, le faux bonheur est celui qui se nourrit d'une situation jugée satisfaisante ou suffisante au niveau social et économique. Il traduit un état intermédiaire de satisfaction dans lequel le mental s'est confortablement installé et que renforce la récurrence des habitudes de vie. Il s'agit là souvent d'une routine existentielle qui inhibe peu à peu les sens, la volonté, l'esprit d'initiative, en trouvant le monde viable tel qu'il est. En ce sens, le faux bonheur ressenti comme celui plus indicatif résultant d'indices sociaux, économiques et statistiques, traduit une haute relativité, voire une inversion par rapport à la réalité objective. Il devient pour l'Homme le piège parfait du niveau moyen qui rend moyen !

LPP 611 – Intégrisme & Intolérance

La religion a du bon dans sa partie morale tolérante et positive. Elle a du mauvais dans l'intégrisme de son discours, la radicalité de ses certitudes et l'intolérance envers la concurrence, la critique et tout ce qui la dessert. Le problème de fond dans le religieux est que tolérance et positivité doivent être bien séparées du mauvais et non pas s'accompagner l'une l'autre comme le recto et le verso d'une même pièce. La foi et la croyance ne doivent pas balancer un jour pour et l'autre contre, selon les variations d'humeur ou les circonstances. De la même manière ne pas croire en l'autre, c'est fragiliser sa propre croyance. Ne pas accepter l'autre, c'est prendre le parti d'être rejeté soi-même. Asservir l'autre, c'est répéter à l'identique ce que l'on a déjà enduré soi-même jusqu'à se perdre ensemble. Autant d'incohérences que perpétuent la plupart des religions intégristes par une lente et méthodique construction intellectuelle et mentale issue du passé (mythe, croyance, imagerie, illumination, sémantique dédiée...). Face à la réalité brute du monde et des hommes, le marketing religieux est passé maître dans l'art d'occuper l'espace mental des individus en matière d'espérance, de quiétude, de réconfort, de prêt-à-croire et à imaginer. En associant la difficulté réelle du vivre et du

survivre à la virtualité libératrice des représentations religieuses (imagerie, sentiment, pensée, rite...) le cerveau humain tend à adopter assez facilement ce mélange des genres jusqu'à le consacrer comme vrai et essentiel dans la conscience active. C'est cette faculté de l'intelligence à se duper elle-même dans le sophisme du raisonnement et l'attrait de l'imaginaire que l'intégrisme religieux exploite à fond. Plus la réalité est violente et dure dans les conditions de vie, plus la vision de l'après apparaît salvatrice et lumineuse dans sa projection virtuelle. Pour mieux valider tout cela l'intégrisme s'articule sur le refus du progrès, la lutte contre l'ennemi idéologique, le rejet des autres modes de vie, en transformant la vision du monde et celle de l'Homme selon sa propre logique. C'est d'ailleurs le problème majeur de la dérive religieuse de se croire au-dessus de tout et du commun des mortels en imposant ses règles sous prétexte d'amour, sa négativité et sa violence sous prétexte du bien pour l'Homme, son côté obscur sous prétexte de détenir la lumière intérieure. En fait, ce n'est que la force des images et des mots qui donne à la représentation religieuse sa prééminence dans l'esprit du jeune, de l'individu fragile, du pauvre, du non éduqué, du formaté dans la morale et la tradition. L'intégrisme est la démonstration permanente de cette inversion religieuse en produisant par son intolérance pour l'étranger (infidèle, mécréant, païen, athée, incroyant...) des effets toxiques et contradictoires sur le sens à donner à la foi. En faisant un 180° par rapport à l'esprit de démocratie, fondement même de l'humanisme, l'intégrisme religieux se nourrit des postures de contemporains prisonniers de leur illumination intérieure, de leur refoulement, de leur jalousie, de leur haine du système. Soit généralement rien de bien ni de bon sur le fond. Qu'il soit clair que tout ce qui stoppe ou ralentit l'élan démocratique et libertaire naturel des individus et des peuples relève d'une posture condamnable au sens de l'histoire. De la même manière tout ce qui tend à limiter, conditionner ou interdire la liberté d'agir, de penser et de s'exprimer produit de la régression sociale qui se retourne ensuite forcément contre les droits universels de l'Homme. Aucune forme d'intégrisme n'a de légitimité sur le fond lorsque celle-ci annihile dans la société tous les efforts sacrificiels et engagements de sang, de courage et de larmes, menés par de nombreuses générations d'anciens. L'intégrisme ne sert ni les anciens ni les générations à venir. C'est le cas notamment lorsque le discours intégriste s'éloigne de l'esprit initial des textes sacrés pour n'en retenir que la lettre la plus stricte prouvant là encore la partialité et l'aveuglement de la méthode. En toute époque et en tout lieu, il est nécessaire de combattre à la racine les intégrismes naissants comme la mauvaise herbe au risque alors de handicaper l'avenir. La meilleure façon de combattre l'excès dans l'intégrisme c'est de l'opportunistiser positivement en lui opposant simultanément et de manière réciproque de nouvelles évolutions vers l'avant dans la détermination de valeurs démocratiques encore plus fortes. Lorsque l'intégrisme produit de l'obscurantisme dans la vie des peuples souvent un simple rayon de soleil suffit à réveiller la libre conscience de l'homme endormi.

LPP 612 – Passivité citoyenne

Le citoyen lambda n'est pas fondamentalement solidaire des autres. Habituellement, chacun fait son parcours de vie seul, en famille ou en groupe restreint, noyé dans la masse. La conduite sociale et civique du citoyen de base n'est ni foncièrement autonome ni proactive mais le plus souvent suiveuse des leaderships officiels ou contestataires en place. En général, le citoyen ne se lève face à l'adversité ou contre l'injustice que par nécessité lorsqu'il se sent menacé ou voit déstabiliser sa propre existence. Chez de nombreuses personnes la passivité s'inverse en engagement actif ou participatif lorsqu'un vécu douloureux agite leur conscience, que se manifeste un désir de revanche, une colère, un rejet. La démarche devient également participative lorsqu'un profit personnel se dégage, que des intérêts sont affectés, qu'un meilleur horizon se dessine ou que l'adhésion s'effectue en faveur de la défense de valeurs communes. En un mot, l'activisme citoyen est rarement spontané, purement altruiste ou désintéressé. Pour que le citoyen passe à l'acte, il faut soit attendre que la situation se détériore pour lui, qu'il soit lui-même impliqué de manière directe ou indirecte ou pris dans un mouvement de foule. Généralement, tant que l'individu n'a pas vécu par lui-même la douleur,

la difficulté ou l'injustice d'une situation, il n'est pas vraiment motivé pour s'impliquer dans la cause d'autrui. Dès lors, l'initiative individuelle a très peu de chance d'être suivie par la grande majorité des autres citoyens, même dans le cadre d'une action ou d'une contribution utile en faveur du collectif. Sauf grandes exceptions, il ne faut pas attendre des contemporains une quelconque implication solidaire en faveur de ses propres combats. Seule une petite minorité de citoyens actifs s'implique sans arrière-pensées sachant que ceux-ci seront rapidement contrecarrés par les tenants du système et/ou par les forces conservatrices en présence. Ce qui est sûr, c'est que la femme est toujours plus forte et déterminée que l'Homme en matière de mobilisation. C'est également le cas chez les jeunes plus que chez les vieux, chez les moins nantis plus que chez les nantis. Hormis toute forme d'opposition classique, le vrai changement citoyen viendra des femmes, des jeunes et des moins bien nantis.

LPP 613 – Réalité & Métaréalité

La réalité prend forme et signification dans le cerveau humain. Selon le prisme cognitif dominant en chaque individu la réalité est perçue comme bonne ou mauvaise, positive, neutre ou négative, intéressante ou pas. Elle est vécue, observée ou imaginée, faisant qu'elle profite d'une représentation en 4D dans la conscience, est mémorisée ou complètement oubliée. En fait qu'est-ce que la réalité sinon ce que l'on en perçoit, ce que l'on en voit, ce que l'on en retient, ce que l'on vit soi-même à un moment donné dans un espace donné ! La corrélation entre le niveau de veille et la précision du décryptage par l'esprit humain avec les faits issus de la réalité du moment est très étroite, par conséquent fondamentalement subjective. Que ce soit par observation, ressenti, participation, suggestion ou autosuggestion, la prise en compte de la réalité est inhérente à l'état de conscientisation du sujet. Plus l'individu développe une haute conscientisation, plus il traduit objectivement et/ou avec recul et discernement les faits de la réalité. À l'inverse, la déformation des faits de la réalité provient toujours de la distanciation entre eux et l'individu mais aussi des limites consciencielles de ce dernier. Il y a toujours quelque chose de virtuel et de réducteur dans la réalité intériorisée, dès lors que celle-ci passe par les capteurs, filtres, relais du corps humain, ainsi que par le fonctionnement neuronal. Alors que la plupart des gens croient qu'ils sont au centre de la réalité du moment par leur présence, le retour conscienciel de leurs actions ou de leurs décisions, ils subissent en fait une illusion d'optique au sens propre comme au sens figuré. À un moment t à l'instar de la flèche tirée dans la cible, l'individu peut être en cœur de cible, sur les bords ou à l'extérieur de celle-ci. Cela s'explique par la complexité inhérente à la réalité. S'agit-il d'une réalité ciblée, isolée, liée à un épiphénomène précis, ou d'un sous-ensemble de phénomènes ou encore d'interactions bien plus larges, diversifiées et multiples au sein d'une métaréalité relevant elle-même d'un environnement et d'un événement global au sens de la sémantique générale ? En d'autres termes, la réalité cible ressort-elle seulement d'une ou de plusieurs facettes au sein du 360° sphérique plus global incarnant la métaréalité ? Dès lors, ce qui est couramment le cas, plus la représentation de la réalité est ciblée, donc focalisée, plus elle apparaît nette et cohérente en apparence mais aussi plus relative et éloignée des autres grandes vérités et/ou tendances du moment. La précision est l'ennemi de la réalité, la synthèse globale son meilleur allié. Ainsi, plus l'individu devient expert dans un domaine et moins il appréhende globalement la métaréalité d'ensemble. Chez lui, la focalisation nourrit la certitude qui rend aveugle sur tout le reste. C'est le début ainsi que la constance des inversions caractéristiques en société selon qui les impose et par rapport à quoi !

LPP 614 – Souhait, volonté et hasard

L'espoir imaginé vaut souvent mieux que la réalité vécue. Alors que l'espoir donne de la couleur à l'avenir et de la motivation au présent, la réalité vécue est souvent inverse, différente, altérée, par rapport à la volonté d'être ou le souhait d'avoir. Si l'espoir fait vivre, si la volonté peut changer en partie le monde, si le souhait, le fantasme ou le désir permettent que se réalisent certains rêves, besoins ou attentes, le meilleur des esprits humains ne peut rien

contre l'ensemble des forces physiques du monde réel. Il faut accepter que l'Humain ne domine pas tout et que la machine intelligente n'essaie même jamais de prouver le contraire. Cela fait partie du charme du vivant que celui-ci soit à la fois dominé et dominant sur la nature du moment. C'est la base même de l'équilibre et de l'harmonie entre forces contraires. À l'échelle de chacun, le mieux pour construire raisonnablement sa voie, pour espérer orienter sa destinée ou pour modifier les rapports de force dans le collectif, le système, le monde, consiste à s'attaquer à l'existant non par la prière ou le pieux souhait mais résolument point par point, cas par cas, étape par étape. Souhait, espoir et volonté sont nécessaires dans le cadre d'objectifs réalistes et bien identifiés en supposant la mobilisation d'une énergie, d'une détermination dans l'effort et d'une obstination dans l'engagement. Sans cela, rien ne peut vraiment se faire ou s'accomplir en attendant uniquement et passivement le miracle. La prière n'est qu'un conditionnement mental qui n'a rien à voir avec l'occurrence de réalisation de phénomènes physiques sur lesquels l'Homme n'a pas de prise directe. Toute coïncidence entre le fait de prier, croire ou simplement espérer et la réalité apparue, vécue ou observée, prouve soit l'implication des lois du hasard, soit qu'un travail en amont a déjà été réalisé préalablement par soi-même et/ou par autrui portant ici et maintenant ses fruits et/ou ses conséquences logiques. Tout s'explique forcément par le jeu de lois physiques connues, identifiées ou non. L'indicible du moment (miracle, magie, mystère...) résulte forcément de phénomènes encore inconnus et/ou qui échappent à la logique commune mais qui ensuite révélés sembleront d'une grande évidence.

LPP 615 – Vanité & Rythme du monde

Le fait d'être juste en certains domaines n'exempte nullement d'erreurs de jugement en d'autres cas. C'est une vanité humaine que de se croire congruent, pertinent, concordant, juste à chaque fois, en se basant sur un passé d'expertise, sur une assurance intuitive et/ou à partir de réussites, succès, bonnes décisions et analyses précédents. Ce qui est vrai dans un monde organisé, prévisible et linéaire ne l'est pas forcément dans un monde changeant, évolutif, complexe, non linéaire. Être bon à un moment donné n'est pas du tout la garantie de le rester en permanence sans une actualisation régulière des clés de compréhension et/ou de compétence associée à une nécessaire ouverture d'esprit. Pour rester en adéquation avec la marche du monde il faut avancer aussi vite que lui, voire même avec un temps d'avance. Celui qui ne se remet pas en cause, poursuit une trajectoire toute tracée à rythme lent, profite sans grand effort d'une rente de situation intellectuelle, statutaire, compétentielle ou expérimentielle, est certain de se déconnecter peu à peu des exigences de l'hyperprésent. Cette lente désynchronisation explique pourquoi le monde est autant « fractalisé » (divisé et disparate) dans le quotidien des peuples, des cultures et des hommes, sous l'emprise des anciens, des conservatismes, des gloires passées, des usages jamais remis en question. Lorsque la vanité de l'avoir été (*has been*) l'emporte sur la nécessité d'être à jour (*up to date*), le monde avance le regard figé dans le miroir, ou pire dans le rétroviseur, et beaucoup moins sur les points de fuite dessinant l'avenir.

LPP 616 – Vie & Espoir déçu

La vie est un grand espoir déçu dans un vécu largement assumé. L'action de vivre, d'exister est souvent bien différente de l'idéal initial, du projet de vie ou des objectifs poursuivis. Le résultat inhérent à la réalité colle rarement aux attendus de l'esprit. Il oblige à accepter l'écart constant entre le rêve et la réalité, le souhait et le vécu. Pour l'individu optimiste la réalité est relativement acceptable et entraînante. Pour le pessimiste, elle est perçue comme non plaisante et non mobilisante. En fait, c'est le degré atteint dans la satisfaction ou non du besoin de réalisation de soi qui permet ou non de concilier l'idéal, les projets et les objectifs de vie avec la réalité du vécu, sachant que la plupart des gens adaptent leurs attendus aux résultats obtenus. Lorsque l'individu est principalement animé d'habitude et de routine, de formatage mental et intellectuel ordonné, de croyance ou d'illusion magnifique, la réalité s'impose à lui

souvent de manière contraire ou différente réactivant sans cesse un sentiment de déception, de manque, de frustration. Il en est, par exemple, des petites espérances de tous les jours reportées ou annulées, de l'espoir de gains déçu dans les jeux de hasard, des regrets conséquents dans la non-réalisation des rêves de réussite, du vide laissé par les désirs inassouvis ou encore du constat amer de subir des comportements hostiles ou non souhaités de la part d'autrui. C'est la raison pour laquelle chez beaucoup d'individus la perception de la réalité de la vie navigue constamment entre indifférence et implication, déception et surprise, sous-estimation et surestimation, plaisir et contrariété, motivation et démotivation.

LPP 617 – Adulte & Aboutissement de soi

Être adulte dans l'esprit est la condition première pour espérer atteindre l'aboutissement de soi. Au sens psychologique, l'adulte intègre aisément la vérité et les faits de la réalité en se nourrissant d'eux jusqu'à les évacuer par les voies naturelles. Alors que dominer sa vie suppose un constant effort de volonté dans le monde du réel, la vraie domination se compose de trois conditions intrinsèques à l'aboutissement de soi. La première d'entre elles implique d'accepter objectivement, lucidement, honnêtement, avec discernement et haute conscience, les limites de sa propre condition humaine. Il s'agit là de montrer une grande lucidité et un pragmatisme modeste sur le périmètre réel de ses propres capacités. La seconde condition oblige à effectuer un choix clair et net en faveur de la positivité, de l'authenticité, de la fermeté et du dynamisme devant animer quotidiennement le comportement, les attitudes, le relationnel. L'objectif poursuivi ne doit relever d'aucun suivisme ni rente de situation mais d'un effort volontariste de façonner et d'orienter constamment son activité neuronale et biochimique par le biais de l'assertivité ou affirmation de soi. La troisième condition repose sur l'application régulière des valeurs de l'esprit de démocratie avec la plus grande sincérité, intégrité et constance dans l'engagement. En associant ainsi la lucidité, l'assertivité et les valeurs de l'esprit de démocratie, l'individu s'engage dans l'acte réussi, pierre angulaire de l'aboutissement de soi. Être complètement adulte positif dans l'esprit et le comportement est le plus haut niveau qualitatif que l'individu puisse atteindre seul et en lui-même. Dès que cela devient permanent et naturel chez lui il atteint alors l'aboutissement de soi comme finalité du genre humain. Tout le reste n'est que niveau intermédiaire, mix imparfait entre infantilité, adolescentisme et inaboutissement de soi.

LPP 618 – Inaboutissement & Égocentrisme

L'inaboutissement est la lumière et l'ombre en soi-même. Elle est la condition humaine la plus couramment développée à tout moment et en tout lieu, en recouvrant tous les niveaux intermédiaires de personnalité, de caractère, de comportement, d'attitude. Elle recouvre tout le champ comportemental allant de l'infantilisme à la brillante médiocratie, en passant par la perversion de l'intelligence (manipulation), l'agressivité, la violence et la passivité fondées à partir de tous les symptômes mentaux, psychologiques, physiologiques et anatomiques connus. Au-delà de la génétique et de l'inné qui produisent déjà de nombreux dysfonctionnements, limites et autres fragilisations dans le vivant, l'inaboutissement de soi recouvre surtout la relation mentale et cognitive issue de l'activation des cinq sens, du faisceau de besoins courants (physiobesoins, psychobesoins, sociobesoins, technobesoins...) ainsi que des dix-sept états d'être au sens large. En privilégiant régulièrement certains besoins aux dépens de certains autres, en suractivant certains états d'être (volonté, émotion, sentiment, mémoire, désir, imagination, raisonnement...) en limitant l'expression de certains autres, le vivant développe des asymétries caractéristiques. Ces asymétries contribuent à former le profil unique de chaque individu non dans une harmonie qualitative mais dans un équilibre instable. Les nécessaires compensations que chacun s'évertue à mettre en place au quotidien ne sauraient toutefois masquer les faiblesses, carences, manques, défauts structurels de la nature humaine et/ou le caractère excessif d'activation ou de dominance de certains besoins et états d'être. Face à un environnement exigeant et normatif, l'individu lambda tend généralement à

autojustifier ce qu'il est et ce qu'il fait, voire même à développer une certaine forme de complaisance envers lui-même. Chez certains, l'acceptation de soi encourage le respect de soi et la confiance en soi dans une évolution personnelle efficiente. Chez d'autres, il s'agit davantage d'égoïsme à vivre pour soi-même ou à se vivre comme une référence importante parmi les autres. Dans tous les cas, c'est le conditionnement familial, moral, culturel, idéologique, éducatif, qui amène à considérer ses propres pratiques et ses références qu'elles soient culturelles, historiques, morales, démocratiques, religieuses, sociales, économiques, comme étant les bonnes, les mieux adaptées, voire même les meilleures de toutes. De fait, entre allocentrisme (aller vers les autres) et égoïsme (rapporter tout à soi), c'est presque toujours la seconde option qui prédomine dans les relations sociales. Une tendance générale qui découle directement de la force d'empreinte du formatage sociétal mais aussi de la dominance en chacun de ses propres besoins à satisfaire. En réalité, tant que l'individu est mis en concurrence, en compétition, en obligation de résultat, en contestation, il ne peut faire autrement que de puiser de l'énergie en lui-même accentuant sans cesse les courbures et déformations endogènes. Cela nourrit et prolonge chez lui la permanence de l'incomplétude, de l'insatisfaction, de la frustration, formant alors le terreau de l'inaboutissement de soi. Tant que l'individu ne réussit pas à sortir de l'image donnée, de la vanité des apparences, de la vénalité, de ses pulsions et inhibitions, il ne peut véritablement progresser ni évoluer au fil du temps. Pour sortir de cette spirale la seule solution consiste à privilégier l'élévation consciencieuse et la force mentale, l'oubli de soi en faveur des autres ou au profit de projets communs, ainsi que le détachement envers toutes les forces primitives (violence, rapport de force, autoritarisme...) cachées en soi. Cette difficulté à sortir du sillon de la médiocratie, de l'égoïsme, de l'appropriation, est un frein puissant pour la plupart des individus formatés et conditionnés malgré eux par les systèmes en place. Ainsi, plus une collectivité ou une organisation est autocentrée ou repliée sur elle-même, plus elle porte une grande part de responsabilité dans le non-aboutissement chronique de ses membres. De la même manière, plus les valeurs liées à l'argent, à la discipline, à l'ordre conservateur, dominant en société, plus elles favorisent en retour ou en réciprocité l'égoïsme, l'individualisme, l'esprit propriétaire ou encore le suivisme, la jalousie, la non-remise en question..., soit autant de postures très éloignées de l'aboutissement de soi.

LPP 619 – Imposture sociétale

Accepter l'offre du système en place en sacrifiant l'exigence dans la demande citoyenne n'est pas dans l'esprit de la démocratie. Se satisfaire passivement d'un apport culturel ou sociétal dans l'air du temps représentant x % de l'idéal possible n'est pas faire preuve non plus d'un réalisme dynamique mais davantage d'un fatalisme collectif. Lorsque le citoyen mixe docilité et impuissance à la puissance déformante de l'acte manqué, c'est qu'il subit une vaste imposture sociétale. Les effets du conditionnement culturel et de l'ordre systémique en place sont souvent indolores et non conscientisés jusqu'au moment où l'homme et la femme découvrent que tout ce qu'ils ont appris, ou en partie, est une vaste manipulation et désinformation sur l'essentiel. C'est le cas dans presque toutes les civilisations et les modèles sociétaux lorsque l'on découvre que les principaux fondements de la culture dominante et de la croyance sont faux, erronés ou obsolètes. Il n'existe alors que quatre types de réponses possibles : ne rien faire en laissant le mouvement s'accomplir de lui-même (option de la facilité, passivité, irresponsabilité) ; réagir par la colère, le conflit, la crise identitaire, le communautarisme, la révolution, jusqu'à ce que les conditions de rupture ou d'implosion collective soient mûres pour que le changement s'opère (option agressive, violente et destructrice) ; adopter une autre culture dominante et/ou un autre pays d'appartenance en déplaçant ses centres d'intérêt vers d'autres référentiels puisés dans le catalogue culturel, historique, économique et/ou religieux du moment (option du déplacement, voire de manipulation soft ou hard) ; changer totalement de référentiels en se nourrissant principalement des valeurs positives de l'esprit de démocratie ainsi que des fondamentaux de

la Nouvelle Pensée Moderne (option du courage assertif). Dans tous les cas, il convient de se méfier du renforcement ou de la régénération progressive de l'esprit de système sans un contrôle strict exercé sur lui.

LPP 620 – Choix démocratique

La pure démocratie est une position située au centre même de la boussole sociétale. Les quatre points cardinaux structurels d'une société sont le traditionalisme (retour vers le passé, intégrisme, conservatisme...); le totalitarisme (fascisme, nationalisme, autoritarisme, dictature...); l'utopie (rêve, imaginaire, idéal, virtuel, fiction, irréel...); le réalisme pragmatique (présent, libre-échange, libéralisme...). En cela, la véritable démocratie doit intégrer une part égale de chaque point cardinal en formant au-dessus d'eux et en leur centre parfait une synthèse équilibrée et tolérante. Elle correspond ainsi à une sorte de cinquième voie distincte beaucoup plus forte et mieux assise sur ses fondements mais aussi plus fragile dans son application, car ayant à maîtriser en permanence les tendances actives de quatre forces distinctes, voire opposées entre elles. C'est la raison pour laquelle toute véritable démocratie doit associer les valeurs issues du meilleur et de l'utile du passé, de l'ordre, de l'utopie et du réalisme. Elle est de ce fait incompatible avec toute forme de dominance issue de certitudes idéologiques, mystiques, religieuses, sécuritaires, procédurières, libérales... Sauf à glisser complètement dans l'une ou l'autre des quatre grandes tendances cardinales, il existe au sein de tout modèle sociétal moderne quatre options possibles à un moment *t*. La première consiste à accepter la dominance du passé en se pliant et en se référant à la primauté des modèles culturels et des valeurs du religieux, de l'histoire, de la morale, de la famille, de la communauté. La seconde option traduit la volonté manifeste de délégation légale du citoyen aux gouvernants, élus, élites et leaderships du moment, pour tout ce qui touche au pouvoir de décision et à la responsabilité sociétale en acceptant pour lui-même une limitation de ses attentes dans un cadre hautement normatif. La troisième option repose sur une approche néoconservatrice active mais collectivement suiveuse associant à l'adhésion patriotique, l'acceptation des valeurs du système en place (république, monarchie...), les usages, les pratiques et les inversions issus de l'héritage collectif, national, familial, ethnique, communautariste. La quatrième option, la plus engagée dans le jeu démocratique, impose à chaque citoyen de s'investir personnellement de manière proactive, sincère et affirmée, dans les valeurs de l'esprit de démocratie afin de préparer un avenir positivement évolutionnaire en faveur des prochaines générations. En fait, avec l'encadrement et l'inertie des systèmes en place, la réalité de la démocratie balance généralement entre des postures « petits bras », des référentiels pseudo ou semi-démocratiques et une idéalisation rarement appliquée.

LPP 621 – Vrai ou faux démocrate

Être ou ne pas être démocrate, telle est la clé ouvrant ou fermant l'avenir en société. Le vrai démocrate est celui qui fait preuve de tolérance envers les positions d'autrui dans la positivité et l'ouverture d'esprit mais aussi dans la fermeté d'application des valeurs universelles de l'esprit de démocratie. Il ne peut donc y avoir de référence à la pratique démocratique dans la constance d'attitudes négatives, fermées, passives, agressives ou intolérantes. Ce qui a trait aux techniques de manipulation à l'insu de la conscience d'autrui et contre lui ne fait pas partie non plus de la pratique démocratique. Seul l'exercice de l'influence est acceptable à condition de s'opérer objectivement en faveur d'autrui. De la même manière, n'est pas démocrate au sens puriste celui ou celle qui se réfère en permanence aux références traditionnelles, intégristes et/ou conservatrices figées ou rigides. Le recours excessif à la normativité, aux procédures, aux devoirs, au pouvoir, à l'autorité, par le biais législatif, statutaire, de gouvernance ou d'expression, est antinomique avec l'esprit de démocratie notamment lorsque cela réduit le rapport équilibré aux droits et aux libertés légitimes. Si la prise en compte de la majorité des avis est une obligation autant morale que contractuelle, l'humilité personnelle et la capacité d'allocentrisme sont également des marqueurs essentiels chez le vrai démocrate.

En fait, la véritable démocratie est parsemée d'efforts dans un combat permanent contre les forces hostiles ou négatives provenant de soi-même, d'autrui et du système. Elle nécessite la constance d'une volonté permanente d'équilibrage et de maîtrise des situations sans ne jamais pratiquer aucune délégation inconditionnelle à autrui qui soit de nature déresponsabilisante pour le citoyen. C'est d'ailleurs tout le challenge de la modernité que de choisir clairement son camp à partir de trois postures principales : s'affirmer en tant que vrai démocrate exigeant en termes de citoyenneté active, de droits et libertés, d'affirmation de soi et de quête d'aboutissement (proactivité démocrate) ; vivre sa citoyenneté en démocrate politiquement correct ne visant pas plus haut ni autrement que ce qu'offre le système en place (suivisme démocrate) ; manifester des valeurs différentes, sociorigides et/ou passéistes sous prétexte religieux, communautariste, nationaliste, corporatiste ou idéologique, en revendiquant une posture clairement non démocrate, voire réactionnaire. Dans tous les cas, c'est toujours après le passage de la contemporanéité que le verdict de l'histoire tombe irrémédiablement.

LPP 622 – Sacrifier la contemporanéité

Face à la grande aventure du passé il faut entrevoir la grande aventure de l'avenir. Le présent de la contemporanéité est un vaste champ hétéroclite de cultures, de faits, d'idées, d'événements, de réalisations, dans lequel il est bien difficile de tracer un chemin droit et ambitieux capable d'unifier la marche de tous les hommes et femmes de bonne volonté. En général, l'offre sociétale du moment est orientée dans l'axe tracé par l'histoire du pays en se bornant à répéter en boucle les mêmes principes, fondements et/ou inversions. En cela, la contemporanéité est complice du passé en infiltrant et contaminant la plupart des modèles de référence, les habitudes, les usages et les pratiques en vigueur. L'arrivée régulière d'innovations technologiques, l'élargissement de l'offre économique, l'habillage politique marketisé, ne sauraient masquer ces évidences de fond. En réalité, la contemporanéité traduit un rendu relooké du passé donnant l'impression du renouveau sur la forme et les apparences tout en masquant habilement des fondations usées, décalées, voire obsolètes. À l'échelle de l'histoire universelle il s'agit là d'une imposture civilisationnelle dès lors que le conservatisme domine dans l'encadrement des masses ainsi que dans l'extension métastatique de la normativité et de la technocratie. Si la plupart des peuples du monde s'en contentent généralement en suivant les décisions et les promesses de leurs leaders, l'évolution des mentalités est bien plus lente encrassée par des couches de formatage et de conditionnement culturel protéiformes. Pour vraiment changer la contemporanéité il faut la sacrifier en partie. Afin de préparer le terrain d'avenir en faveur des prochaines générations, une ère nouvelle doit s'ouvrir à condition de sortir par le haut des retenues imposées par les siècles passés. Il faut du courage pour accepter que la sortie et la période de transition soient difficiles à vivre pour sa propre génération. Il faut de l'effort individuel pour se mobiliser dans l'adversité et de la détermination dans la quête d'affirmation citoyenne et d'aboutissement de soi. Ce qui est sûr, c'est qu'après cette mue sociétale, voire civilisationnelle, un nouvel homme est possible dépassant de très loin les effets de n'importe quelle révolution ou de tout nouvel ordre idéologique. C'est aux nouveaux gouvernants, leaders, influents, de contribuer chacun, à sa place et selon ses moyens, à cette grande marche vers l'avenir pour en faire l'un des plus beaux cadeaux en faveur des enfants de nos enfants.

LPP 623 – Vanité sociétale

Il faut beaucoup d'énergie et de volonté pour s'extraire d'un système. Laisser seulement une poignée d'individus décisionnaires (élus, élite, influents) tirer ou pousser l'ensemble de la société est une tâche herculéenne à l'échelle collective. Elle ne peut que produire de la stagnation, des séries de petits pas, des déplacements sur le côté, voire un retour en arrière. Il ne faut pas confondre la proactivité citoyenne qui suppose l'engagement actif des citoyens, et pas seulement participatif, avec la réactivité citoyenne qui s'adosse habituellement aux délégations représentatives en suivant le mouvement général dans les décisions prises. C'est

surtout dans ce dernier cas que le système valorise et récompense les meilleurs suiveurs, servants et collaborateurs en les plaçant artificiellement au-dessus des autres citoyens dans l'ordre du mérite contributif. Par principe, toute société traditionnelle honore d'abord les meilleurs de ses agents, contributeurs et coopérateurs, ainsi que les plus brillants parmi ceux qui la critiquent afin de mieux les dociliser. En ce sens, la valorisation publique est à la fois une méthode de motivation, d'appartenance et d'identification au dessein d'exemplarité et/ou d'élitisme mais aussi une forme de docilisation au sein du collectif. Sous l'angle du regard porté par le libre citoyen il est clair que celui ou celle qui se laisse épingle par le biais d'une reconnaissance officielle, d'un titre, d'une médaille, d'une valorisation civique, est suspect d'orgueil ou de vanité. La vanité de se croire au-dessus des autres dans un domaine lambda introduit une forme d'aliénation comportementale, de soumission morale et/ou d'obligation implicite à respecter avec beaucoup plus de docilité les règles et les valeurs des institutions en place. Même dans le cas où la société honore une minorité d'individus hors système, anonymes, iconoclastes, elle le fait forcément avec une arrière-pensée dans le but de donner le change et/ou d'apparaître juste pour tous. Ce qui est sûr, c'est que l'homme adulte n'a pas besoin de récompense ni d'honneur pour vivre sereinement sa vie et surtout pas vendre son âme pour quelques relatives glorioles. Celui ou celle qui joue volontairement le jeu du système (stéréotypie, protocole, rituel, format académique ou attendu...) peut être suspecté de haute vanité, d'allégeance au système et/ou de recherche d'intérêt pour lui-même. C'est notamment la recherche de titre, statut et valorisation médiatique qui sont les plus perfides en ce domaine en cherchant à plaire, se faire mousser, faire sa promo, se faire élire, s'approprier quelque chose... La meilleure façon de dire non à la vanité sociétale comme à l'allégeance servile et déshumanisante est de refuser clairement le port de tout signe, attribut ou symbole ostentatoire. En se dégageant des fausses valeurs de la méritocratie, l'individu reprend pleinement sa liberté dans l'humilité et l'anonymat. Il se détache de la vanité de se croire au-dessus des autres, évite toute forme d'aliénation comportementale, de soumission morale, de contraintes implicites, l'obligeant à respecter avec discipline et docilité les règles et valeurs des institutions en place.

LPP 624 – Mythification officielle

L'histoire c'est comme la statistique, on lui fait dire ce que l'on veut. Tout ce que retient l'histoire officielle est une infime partie de l'existant passé en se plaçant dans l'axe contemporain de la culture et de la pensée dominante. Il y a beaucoup à dire sur la réalité et le sourcing exacts des faits évoqués, le choix et la focalisation des sujets retenus, la reconstitution des actions menées, la scénarisation des événements, les résumés de vie proposés par les historiens et experts. En matière d'expertise, il est d'ailleurs symptomatique de constater combien la démarche contribue à verticaliser le sujet comme à focaliser sur les phénomènes x ou y en les surdimensionnant comme en les isolant du reste du contexte et/ou de l'époque. Dans la pratique du ciblage et de l'isolement des faits, l'expert comme l'historien oublie délibérément que la réalité passée ou présente forme un tout, un ensemble cohérent et non un saucissonnage au gré des intérêts intellectuels, culturels, médiatiques ou politiques du moment. S'il est compréhensible que l'esprit humain s'intéresse d'abord à ce qui le motive, l'expertise historique doit toutefois démontrer de la rigueur scientifique, le sens de la relativité et du discernement dans le traitement. Ce n'est hélas pas toujours le cas en constatant que le message sous-jacent est souvent conforme aux intérêts des propagateurs. Qu'il s'agisse de l'éclairage donné, de la validation par les pairs, de la critique argumentée, de la dénonciation par esprit de vengeance, rien n'est innocent qui ne soit préalablement pesé, pensé, dans le but de donner un sens précis à l'histoire officielle. Généralement, il ne peut y avoir de consécration de faits officiels qu'en conformité avec l'académisme, la mentalité dominante et le matricage intellectuel de ceux qui la valident et la transmettent. De ce point de vue, la restitution officielle est complice en matière de transmission biaisée ou erronée des faits, de prolongation des mythes et des inversions, de virtualité des représentations culturelles et

culturelles. Lorsque l'histoire officielle et l'expertise contribuent ensemble au formatage académique alors la vision des peuples est constamment manipulée, orientée. Alors que la vocation première de la transmission historique consiste à informer sur la vérité, la transparence des faits et les racines passées, le prêt-à-penser historique se construit trop souvent dans le cadre du politiquement correct, du conditionnement culturel, de la communication d'influence et du marketing de présentation. S'il pouvait exister une machine à remonter le temps, date après date, il est évident que de très nombreuses affirmations dans les représentations historiques s'écrouleraient immédiatement face à la découverte objective de détails précis dans la réalité de tous ces moments-là. Il est à craindre que l'histoire officielle et la mythification procèdent d'un cousinage étroit sur l'essentiel à savoir et ne pas savoir pour l'individu lambda. Ensemble, elles contribuent à créer et entretenir les mythes, les événements scénarisés, les leçons de morale à retenir, dans le but de servir les multiples stratégies et intérêts des systèmes et des gouvernances en place. Il en est de même de la reconnaissance des contemporains et des grands hommes après leur mort en puisant en eux des lectures et des intentions que beaucoup n'ont même jamais pensé un seul instant de leur vivant. En survalorisant ou suridentifiant les individus sans les avoir connus, l'historien comme l'expert jouent régulièrement à l'apprenti sorcier. Comment comprendre que l'expertise historique et celles des sciences humaines se vantent régulièrement de faire des analyses précises et des portraits saisissants des figures ou des faits du passé, alors même que les psychologues et psychiatres modernes ont du mal à savoir ce qui se passe vraiment dans la tête des individus assis en face d'eux ?

LPP 625 – Élus du peuple

La représentation électorale est une solution intermédiaire entre le peuple, le fonctionnement démocratique et le système. En matière d'assemblée et de délégation représentatives la posture de l'élu national n'a souvent rien de citoyenne mais tout de politicienne. Alors que la délégation repose sur un contrat moral, les attendus sont généralement déçus lorsque l'élu du peuple se place entre l'État, le système et le citoyen. Il existe, sur le fond, une grande confusion entre l'image de l'élu, son rôle politique et sa capacité réelle d'interaction face aux partis et aux institutions. Malgré la clarté du résultat du vote, l'élu n'est qu'un pion de plus sur le grand échiquier politique. Sa fonction ou son mandat l'oblige en permanence à naviguer entre les compromis réducteurs et les effets d'annonce dès lors qu'il appartient à la majorité dominante ou, lorsqu'il est dans l'opposition, à formuler des programmes « vendeurs » et des promesses de progrès sur le papier souvent irréalisables ou fortement réduites face à la réalité de la gouvernance et de la raison d'État. En fait, lorsque l'élu du peuple entre délibérément dans le système il sort forcément en partie d'une citoyenneté libre et indépendante. Il devient alors un relais de son parti ou du système corporatiste en place avant d'être le représentant loyal et dévoué du citoyen. L'élu lambda tend ainsi à perpétuer, sans toujours le vouloir, l'esprit du conservatisme et/ou du système qui le rémunère et le valorise. Pour preuve, si l'élu était véritablement le représentant du citoyen, cela fait longtemps que les valeurs de l'esprit de démocratie auraient remplacé les lois, pratiques et valeurs de tout système en place. Nombreux seraient les démissionnaires lucides et courageux parmi eux face aux inerties du système et de tous les autres empêchements ne leur permettant pas de satisfaire pleinement les attentes réelles et légitimes du citoyen. L'élu ne doit pas seulement représenter une fraction d'électorat par le jeu des élections en y associant en même temps son ambition personnelle. Le véritable élu du peuple au sens de l'esprit de démocratie doit être *clean* et sans aucune ambition de carrière politique ni recherche de rémunération ou d'avantages contractuels. La professionnalisation de l'élu est un non-sens citoyen même si pour le bénéficiaire cela devient vite une évidence dans la fréquentation de ses pairs. La promotion des idées et attentes des électeurs ainsi que la défense des programmes à vocation d'évolution démocratique devraient être le sens majeur de l'engagement de l'élu intègre. Toute forme d'allégeance au système en place ou à son parti pour des raisons carriériste, statutaire, financière, d'image ou de confort

personnel, est inacceptable dans le cadre d'une véritable démocratie citoyenne. Par principe démocratique le bon élu doit être un non-professionnel de la politique bien formé et motivé ; n'accepter qu'un seul mandat dans la même période d'exercice et par catégorie de fonction représentative (députation, mairie...) ; accepter un audit d'évaluation en cours de mandat avec possibilité d'éjection anticipée si l'objectif est non atteint ; ne pas accepter de rémunération supérieure à la moyenne des autres citoyens ; procéder, avant la reprise d'un autre mandat, à une période de rotation dans la vie publique ou privée. L'objectif de tout cela consiste à éviter la professionnalisation masquée, la rente de situation, la force des habitudes. Tout autre modèle électif intermédiaire est à l'évidence en faveur du système, de l'ego de l'élu et de la politique dominante en place, en entretenant une forme d'élitisme statutaire contraire à l'égalité, à la modestie et la simplicité citoyenne de la fonction.

Monthome

Autres Extraits téléchargeables sur www.bookiner.com
avec nombre de LPP

Préface - Préambule - Critique de l'existant
Avenir (26)
Besoin dominant (37)
Changement (48)
Citoyen du monde (24)
Compétence (51)
Comportement avisé (31)
Conscientisation (16)
Démocratie citoyenne (47)
Destin des hommes et des sociétés (31)
Domination économique (23)
Évidences & Bon sens (22)
Information médiatique (27)
Liberté humaine (21)
Loi & Légalité (39)
Médiocratie (18)
Mentalité dominante (15)
Ordre croissant (10)
Phénoménologie sociétale (16)
Pouvoir & Contre-pouvoir (16)
Progrès démocratique & Passage à l'acte (21)
Réciprocité (10)
Systematisation (41)
Universalité (35)
Vérité (41)
Conclusion